

Homélie de Pâques

Celui qui a allumé une mèche pour faire éclater un formidable engin, mais qui attend encore l'explosion qui se produira avec une certitude redoutable, ne prétend évidemment pas que l'allumage soit un événement du passé. Le commencement d'un fait qui tend inexorablement et inévitablement à son point culminant, tout en étant encore en voie de développement, n'appartient pas au passé, mais au présent qui porte même déjà l'avenir dans ses flancs ; c'est un mouvement qui se maintient en fondant le passé et le présent en une unité actuelle et « réelle ». Nous devrions en avoir une notion claire avant de nous proposer de faire une affirmation sensée sur la résurrection du Seigneur.

Pâques n'est pas la célébration d'un événement d'autrefois. L'alléluia n'est pas destiné à rappeler un moment du passé, car Pâques proclame un commencement qui a déjà décidé de l'avenir le plus lointain. La résurrection signifie que le commencement de la gloire a déjà pris forme. Et la réalité qui a commencé ainsi est en train de se développer. Il y faudra longtemps ? Des millénaires, car ce petit instant, au moins, est nécessaire pour que l'incommensurable plénitude de la réalité et de l'histoire puisse se comprimer au point de passer par la brève douleur mortelle d'un changement prodigieux (que nous appelons histoire de la nature et du monde) et aboutir à son achèvement magnifique. Tout est en mouvement. Rien n'a de demeure permanente ici-bas. Nous reconnaissons peu à peu que la nature a, elle aussi, son histoire à sens unique, qu'elle est en progression constante, qu'elle se développe en vertu de ses forces, qu'elle se déploie dans le temps et qu'elle atteint des degrés toujours plus hauts de la réalité, dans un incompréhensible dépassement de soi sous lequel il y a la puissance créatrice de Dieu. Nous discernons obscurément, petit à petit, que l'histoire de l'humanité a, elle aussi, sa voie orientée à un but et qu'elle n'est pas simplement l'éternel retour des mêmes cycles sous le soleil, que les peuples sont appelés dans une succession déterminée, qu'ils ont une mission historique définie et que l'histoire universelle a une forme et une direction irréversible.

Où va donc l'ensemble de ce mouvement qu'il y a dans la nature, dans l'histoire et dans l'esprit ? Tout ne converge-t-il pas, pourtant, vers une chute dans l'absurdité et le néant ? Court-on pour s'égarer ? Le résultat final n'est-il pas la démonstration du vide et de l'inconsistance de toutes choses qui se manifestent sans masque au cours de l'histoire de la nature et du monde, de sorte que toutes les comédies et les tragédies de cette évolution ne sont que du théâtre qu'on ne

peut prendre au sérieux que sous l'effet de l'illusion, tant qu'elles durent et que le jeu n'aboutit pas au dénouement ?

Jusqu'à quel point cette histoire a-t-elle déjà progressé ? Le sens en est-il déjà apparu dans ce jeu d'une envergure infinie ? A-t-elle déjà été prononcée, la parole décisive qui seule donne son sens à tout le passé et qui porte infailliblement en elle le dénouement de tout le jeu ?

Chrétiens, nous disons que toute l'histoire de la nature et du monde a un sens qui, plein de bonheur et transfigurateur, embrasse tout, désormais pur de tout mélange d'absurdité, d'obscurité, étant la réalité infinie et l'unité qui contiennent toute possibilité et toute splendeur à la fois et que nous appelons Dieu, dans notre recherche du sens absolu en soi. Tel qu'il existe en lui-même, il est le point final de toute évolution. Il est en train de venir. Tous les flots de notre existence coulent vers lui ; ils ne disparaissent pas dans l'abîme sans fond du néant et de l'absurdité. En disant cela, en affirmant que l'infini est le sens du fini, que l'éternité est le sens du temps et que Dieu lui-même est, par la grâce, le contenu de sa créature, nous ne parlons pas seulement d'un idéal lointain qui n'est pas encore entièrement réalisé et qui prendra corps un jour, selon notre vague espoir, tout en étant encore distant, provisoirement et pour un temps imprévisible, en sa qualité d'avenir purement conçu dans l'esprit.

Non, nous disons que Pâques est la résurrection. Cela signifie que le commencement est déjà fait et que l'avenir définitif est inauguré. La transfiguration du monde n'est pas un idéal ni un postulat, mais bien une réalité. Avec tous ses développements et ses dépassements de soi, l'histoire de la nature est déjà arrivée à son sommet indépassable, bien qu'en un seul exemplaire encore, c'est la réalité matérielle, entièrement transfigurée, qui est le corps glorieux de Dieu dans l'éternité. Le monde a franchi ses limites et pénétré dans l'infini, la transcendance de Dieu pur esprit ; dans cette chute apparente qui l'élève à l'immense fournaise de Dieu, il demeure et se transfigure, au lieu de se dissoudre. Si nous y réfléchissons bien, nous qui sommes chrétiens, nous devrions affirmer que c'est nous qui sommes les matérialistes les plus radicaux, et non pas les autres, car nous disons que l'énonciation de soi de la part de Dieu, son Verbe divin, a un corps réel et toute éternité. Comme nous l'affirmons en célébrant Pâques, l'histoire de l'humanité a déjà abouti à son terme dans l'un de ses représentants, bien plus, en celui qui en est l'unique représentant, là où il n'y a plus seulement l'esprit et l'âme transfigurée, mais où est arrivé dans son parachèvement entier celui qui a fait cette histoire en la subissant dans sa

souffrance, là où tout existe encore, où rien n'est passé et où tout se révèle sagesse et gloire. Ce terme qui est le commencement du parachèvement de tout est arrivé et s'est manifesté à l'humanité qui est encore en train de suivre son cours historique, comme la tête d'une colonne qui est parvenue au but fait des signes de jubilation à ceux qui sont encore en marche en leur criant : nous sommes arrivés.

Le point où est apparu ce commencement de la fin parfaite s'appelle Jésus de Nazareth, crucifié et ressuscité. Parce que son tombeau est vide et que lui qui était mort a montré qu'il vivait dans l'intégralité indivisée de son humanité palpable, nous savons que tout a réellement commencé à se transformer en bien. L'homme donne volontiers des réponses qui n'en sont qu'à moitié. Il recourt facilement à des faux fuyants qui permettent de ne pas prendre de décision claire et nette. Mais cet état de chose ne peut pas durer. C'est pourquoi, que nous le voulions ou non, la réalité nous force à donner une réponse claire et nette par notre manière de vivre. Voici donc le choix qui nous est demandé : la mort ou la vie, le sens vrai ou l'absurdité ? Nous sommes mis en demeure de répondre : des aspirations à un idéal caché sous une brume épaisse, sans entraîner d'obligations, ou des faits authentiques ? Si nous nous décidons nettement dans notre foi et notre action pour le sens profond et pour la vie, reconnus comme réalité, si nous concluons que, comme pur idéal, la vie et la mort sont trop peu de chose, si nous affirmons, entièrement et non à moitié, comme réalité de fait la vie et son sens de sa grandeur et son amplitude illimitée, nous exprimons alors ce que Pâques signifie.

Parce que, chrétiens, nous en savons le sens, parce que loin d'être uniquement l'essence secrète au fond de notre existence, la réalité pascale est la vérité et la substance réelle de notre foi, nous pouvons dire la parole finale, à l'occasion de la fête de Pâques, en intégrant toute l'histoire de la nature et du monde dans la célébration qui contient dans son action liturgique l'évènement que nous chantons et ce sera l'affirmation suprême du sens de cet évènement : Je crois à la résurrection de la chair et à la vie éternelle. Je crois que le commencement de la gloire de tout est déjà arrivé pour nous et que nous sommes déjà enveloppés de la félicité infinie, nous qui nous perdons et nous égarons si lamentablement, en apparence, en la cherchant au loin. En vérité, la fin a déjà commencé et c'est la gloire.

Père Bernard Zimmermann